

Charles de Freycinet

DU MÊME AUTEUR

Lucien Bonaparte, prince républicain, Paris, Passés composés, 2019.

Le Nucléaire, Paris, Que sais-je ?, 2021 [1^{re} éd.] ; 2024 [2^e éd.].

La Sécurité des entreprises, Paris, Que sais-je ?, 2025.

Cédric Lewandowski

Charles de Freycinet

STRATÈGE DE LA RÉPUBLIQUE

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 979-1-0404-1368-4

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, mai

© Passés composés / Terre Neuve Éditeurs, 2026

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

À Hélène

Sommaire

Avant-propos.....	11
Chapitre 1. Le jeune patriote (1828-1851).....	17
Chapitre 2. L'ingénieur (1851-1870)	41
Chapitre 3. Le chef de guerre (1870-1871).....	61
Chapitre 4. L'homme de Gambetta (1871-1876)	93
Chapitre 5. Le ministre (1876-1879)	109
Chapitre 6. Le président du Conseil (1879-1888)	143
Chapitre 7. La souris blanche (1882-1887).....	171
Chapitre 8. Le ministre de la Guerre (1888-1892)	211
Chapitre 9. Le sénateur (1892-1899).....	235
Chapitre 10. Le sage (1899-1923).....	261
Conclusion	287
Repères chronologiques	291
Sources et bibliographie	295
Index.....	307
Remerciements	311

Avant-propos

« La gloire est un de ces feux follets qui échappent à toutes les poursuites et ne se fixent que sur les tombes. »

Charles de Freycinet

Le ^{xix}^e siècle est une terre largement inconnue pour la plupart de nos concitoyens alors même que nous en sommes les enfants et que nombre des débats les plus actuels y trouvent leurs racines. Derrière les hautes figures de Napoléon, Gambetta, Ferry, Hugo et Zola, combien de visages oubliés ? La Troisième République, en particulier, a donné naissance à de remarquables hommes d'État disparus dans le gouffre du temps. Parmi eux, Charles de Freycinet est une énigme.

Alors qu'il assiste à tous les grands événements de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, l'Histoire a perdu sa trace. Pourtant, il est aide de camp de Lamartine en 1848, aux côtés de Gambetta dans la guerre de 1870, participe à la construction de la Troisième République, dont il occupe quatre fois la présidence du Conseil, est aux premières loges du boulangisme et de l'affaire Dreyfus avant de jeter ses derniers feux lors de la Première Guerre mondiale. Quarante-vingt-quinze ans d'une vie politique d'une incroyable densité qu'il a résumée en cinq cents pages de *Souvenirs*, dans lesquelles il veille méthodiquement à ne rien dévoiler de lui-même. Si les témoignages le concernant se sont multipliés (presse, correspondances, journaux intimes), lui n'a rien livré, ni de ses sentiments, à peine de son regard personnel sur les événements. Il refuse systématiquement

d'être photographié dans l'intimité, une « exposition » dont il « a horreur » ainsi qu'il le confesse. Il a cultivé la discrétion au plus haut degré et tenu, en homme avisé, à ne jamais se laisser saisir par l'opinion.

Né en 1828 sous le règne de Charles X et mort en 1923, cinq ans après la fin de la Première Guerre mondiale, Freycinet aura connu et partagé toutes les révolutions scientifiques, industrielles, économiques et politiques du siècle.

Aristocrate, il a vu disparaître le monde ancien ; polytechnicien, il a étudié avec passion les grandes découvertes techniques ; ingénieur, il a suivi les rails des chemins de fer ; jeune haut fonctionnaire, il s'est consacré aux questions sociales émergentes, notamment les enjeux sanitaires et hygiéniques des populations paupérisées ; proche de Gambetta, il a accompagné les premiers pas de la Troisième République avant de la représenter ; ministre des Travaux publics, il a bâti un plan d'infrastructures parmi les plus ambitieux de l'histoire de France et qui porte son nom ; ministre des Affaires étrangères, il a démontré des connaissances encyclopédiques mises au service des enjeux géopolitiques de l'époque ; premier civil nommé ministre de la Guerre, il a modernisé les armées pour les préparer aux chocs futurs ; enfin, président du Conseil, il a veillé en permanence à rassembler le camp républicain dans toute sa diversité et ses contradictions.

Plusieurs raisons, qu'elles relèvent de l'homme ou de l'époque, expliquent sa relative invisibilité. Tout d'abord, nous l'avons vu, l'homme lui-même a cultivé la discrétion. Tous les journalistes témoignent de sa grande disponibilité et ils sont nombreux à lui avoir rendu visite dans son hôtel particulier et à en être ressortis éblouis par son intelligence... mais toujours surpris de n'avoir rien appris ! Son immense culture et son expérience lui ont ainsi permis de susciter l'intérêt sans rien dévoiler, le tout avec affabilité. De la même manière, s'il a fréquenté les salons mondains ainsi que le rappellent les Mémoires de l'époque, il ne semble jamais avoir cherché ni à briller particulièrement, ni surtout à offrir la moindre information lors de ces mondanités.

Avec un peu de distance, il apparaît que Freycinet n'est pas le seul à avoir disparu de la mémoire collective : l'époque est pour

Avant-propos

beaucoup dans l'oubli des noms des fondateurs de la République. Ainsi que le souligne le très fin contemporain abbé Mugnier,

les époques républicaines sont pleines de personnalités, jamais les hommes ne se sont moins effacés qu'en ces temps-ci. Depuis 1871, mille silhouettes se dessinent, mille têtes nouvelles se profilent. Jamais la mémoire de nos petits-neveux ne sera capable de renfermer tant de noms propres ; jamais tâche aussi écrasante n'aura pesé sur la plume des plus volumineux historiens. Gambetta est l'homme dominant. Victor Hugo et Thiers viennent ensuite. Mais Thiers est déjà mort et les seuls discours qu'on prononce à l'inauguration de ses statues peuvent faire revivre son souvenir.

Et c'est vrai qu'ils ont été nombreux au premier rang du nouveau régime, de Ferry à Clemenceau en passant par Grévy, Sadi Carnot, Floquet, Say, Goblet, Tirard, Loubet... Impossible de retenir les noms de tous ceux qui ont permis à notre pays de s'inventer un nouveau destin hors des sentiers de la monarchie.

Nous avons néanmoins le sentiment qu'une autre circonstance a présidé au brouillard épais qui semble recouvrir cette période de notre histoire. La Troisième République est aussi ce moment très particulier où la morale publique fait irruption sur la scène politique. Jusqu'ici l'enchevêtrement des patrimoines privés et publics relevait d'une double logique : la consolidation du pouvoir et l'inégale répartition des richesses, dans une société aristocratique fondée sur la transmission du patrimoine entre grandes familles. Malgré leur volonté de réformer la société, Louis-Philippe et Napoléon III ont peu changé le cours des choses dans ce domaine. Or, pour maintes raisons qui ne sont pas l'objet de cette biographie, les années 1880 lancent le mouvement qui mène un siècle plus tard aux grandes lois de moralisation de la vie politique. Déjà commencent à être contestées la confusion des rôles (un député pouvait être avocat de grands industriels, propriétaire de journal et siéger au sein de conseils d'administration très rémunérateurs) autant que les campagnes de financement des grands projets dont les flux financiers sont alors peu ou pas contrôlés.

Le scandale de Panama en 1892 est la manifestation la plus éclatante de cette prise de conscience que si rien d'illégal à proprement parler n'est en jeu, la morale ne peut cependant plus accepter en régime démocratique un tel laisser-aller. Maurice Barrès avec sa trilogie, *Le Roman de l'énergie nationale*, a d'ailleurs contribué à galvaniser la jeunesse républicaine en quête d'absolu. Ce nouveau monde explique sans doute pourquoi nombreux ont été les hommes politiques à détruire leurs archives privées, justement parce qu'ils se sont trouvés appartenir à ce basculement d'un monde où l'argent n'était pas un sujet pour les classes dominantes, à la nécessité de faire preuve de probité pour mériter les suffrages de leurs concitoyens. Charles de Freycinet, comme tous les hommes politiques de sa génération, a vécu ce profond retournement dont son austérité naturelle s'est d'ailleurs parfaitement accommodée.

Enfin, nous ne serions pas complet si nous ne remarquions pas que la Troisième République n'appartient pas à la liste des savoirs requis des jeunes générations. Le XIX^e siècle est d'ailleurs d'une manière générale l'oublié des cours d'histoire qui survolent la révolution industrielle et les grandes batailles de la laïcité, un pont gigantesque suspendu entre l'Empire de Napoléon et la Première Guerre mondiale ! Comment s'étonner dès lors que la Restauration, la monarchie de Juillet, le Second Empire, la guerre franco-prussienne et la création de la Troisième République se soient effacés de notre mémoire ? C'est un paradoxe : nos jeunes écoliers en savent beaucoup plus sur l'Égypte antique que sur les années qui ont construit le monde dans lequel ils vivent. La quasi-absence du XIX^e siècle dans les manuels scolaires reste tout à la fois un mystère et une source d'explication du silence qui entoure les figures héroïques des bâtisseurs.

Cette biographie, à sa modeste mesure, tente de redonner sa place à l'un de ces hommes auxquels nous devons la plus sincère reconnaissance. Par leur courage, leur intelligence et surtout leur vision, les républicains de sa génération ont inscrit systématiquement toutes leurs actions dans le temps long, convaincus d'œuvrer au service d'un bien commun qui les dépassait amplement. Quel que soit leur tempérament, ils ont ensemble fait rupture avec le

Avant-propos

système monarchique dans lequel les familles aristocratiques monopolisaient l'essentiel pour ouvrir le chemin escarpé d'un monde plus complexe où les destins individuels sont tendus vers une œuvre commune. Charles de Freycinet appartient à cette glorieuse cohorte. Son histoire est celle d'un siècle tout entier, avec ses ombres et ses lumières. C'est donc à un portrait tout en contrastes que nous convions le lecteur, sans ne jamais oublier l'essentiel : Freycinet fut un grand républicain.

CHAPITRE 1

Le jeune patriote

(1828-1851)

Une famille d'aristocrates dévouée à l'État et au Progrès

Charles de Saulces de Freycinet naît à Foix le 14 novembre 1828. Il est le descendant d'une grande famille protestante du Dauphiné, et seul le hasard des affectations professionnelles de son père dans la capitale de l'Ariège explique qu'il pousse ses premiers cris dans le sud rugueux de la France. Charles est le fils de Casimir Frédéric de Saulces de Freycinet (1786-1862), agent de l'État et plus précisément directeur des impôts indirects, un homme sérieux et pondéré, marqué par la haute figure de son propre père.

Le grand-père de Charles, Louis de Saulces de Freycinet, fils d'un négociant en soie, était le recteur de l'hôpital de Montélimar, et son épouse, Antoinette-Élisabeth-Catherine Armand, était la fille de l'intendant du prince de Monaco. Hautes figures de la notabilité locale, ils étaient dotés d'une aisance financière qui leur conférait une réelle autorité provinciale. Lors de la Révolution, son grand-père représente ainsi la ville de Montélimar à l'assemblée générale des trois ordres du Dauphiné puis devient président de l'administration départementale en novembre 1790. Modéré, il ne tarde pas à se démettre de ses charges. Il est de nouveau membre de l'administration départementale en janvier 1795, après la chute de Robespierre. Il disparaît un an avant la naissance de Charles, qui grandira sous cette ombre tutélaire imposante sans l'avoir jamais croisée.

Contrairement à son père qui se montrera très casanier, ses trois oncles ont sans doute fasciné par leurs récits l'imagination du jeune adolescent : Charles André Joseph de Freycinet (1783-1823) entre

dans la marine marchande avant de s'installer à l'île Maurice où il sera secrétaire du gouverneur ; Louis Henri (1777-1840) fut, lui, gouverneur de l'île de Bourbon en 1821 puis six ans plus tard, de la Guyane, major général de la Marine à Toulon, préfet maritime de Rochefort. Il sera fait baron ; quant à Louis Claude (1779-1842), il n'a rien à envier à ses frères.

Officier de marine lui aussi, géographe, cartographe du Timor et de la Tasmanie, membre de l'Académie des sciences, il laisse son nom au cap Freycinet au sud-ouest de l'Australie. Sa femme est également restée dans les mémoires : aventurière dans l'âme, elle a suivi son mari en se déguisant en homme. Malgré toutes les interdictions en vigueur, Louis Claude de Saulces de Freycinet n'envisage pas d'entreprendre son tour du monde sans sa chère et belle Rose. Elle embarque donc la nuit du 17 septembre 1817 sur le navire *Uranie* qui se trouve loin au large avant que le ministère de la Marine ne s'aperçoive de la supercherie. Louis XVIII se montrera indulgent en estimant que l'essentiel réside dans la réussite de la mission scientifique (étudier les variations du magnétisme terrestre) plus que dans cette contravention à ses propres ordonnances. Rose se montrera exemplaire sur le bateau, faisant preuve d'un courage physique inouï et prenant en main l'écriture du livre de bord, le premier de l'Histoire intégralement conçu par une femme, et aussi pour cette raison, un document extrêmement précieux.

Sans doute par amour mais également en reconnaissance de sa contribution à la mission, le capitaine décide de baptiser une île inconnue (aujourd'hui dans l'archipel des Samoa) du nom de son épouse. Ainsi Charles a-t-il bénéficié dans son enfance du récit des aventures incroyables autour du monde de sa tante, une des (rares) pionnières des grandes expéditions maritimes françaises, et de l'image d'un couple d'une grande modernité, son mari ayant démontré une formidable volonté de s'abstraire des préjugés de son époque pour offrir à sa femme une capacité d'action inédite. À la fin de leurs périples, le couple occupera le château de Freycinet à Saulce-sur-Rhône où il se retirera. En 1825, Louis participe à la création de la Société de géographie française.

Le jeune patriote (1828-1851)

Les quatre frères Freycinet sont francs-maçons. Ils ont d'abord adhéré à la loge des Chevaliers de la Croix, une loge parisienne du Grand Orient. Plus tard, ils rejoindront le Suprême Conseil de France (dont naîtra la Grande Loge), obédience sans doute plus conforme à leur tempérament conservateur et où se rassemblent à partir de la seconde moitié du siècle les notables libéraux. Charles, lui, n'a jamais adhéré à la franc-maçonnerie, peut-être par désir d'émancipation, par volonté de se distinguer de son père, peut-être aussi parce qu'elle ne répondait pas à sa nature solitaire. Il est tout à fait révélateur que l'ensemble de la presse antimaçonnique ne l'ait jamais associé (dans ses crachats) ni à Gambetta ni à sa famille, preuve décidément qu'il a veillé à prendre ses distances avec ce monde et à ce que nul n'en ignore. Ouverts aux idées modernes, serviteurs de l'État quel que soit le régime, les frères n'en sont pas moins issus de la noblesse et n'hésitent jamais à faire valoir leur blason d'or à trois tiges de rose au naturel accompagnées en pointe d'un croissant de sable et au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent.

La mère de Charles, Anne Nancy Malet (1791-1871), est l'enfant d'une dynastie bourgeoise du Tarn-et-Garonne. Son père est propriétaire à Nègrepelisse et son oncle officie comme agent des contributions à Montauban, une ville qui, nous le verrons, comptera dans le parcours de Freycinet.

Charles grandit entouré de trois sœurs plus âgées que lui, Zélie-Hortense, Marie-Élisa Zoé et Marie-Blanche Amélie. Marie-Élisa donnera naissance en 1848 à Justin Germain Casimir de Selves, futur secrétaire de son oncle, ministre et président du Sénat.

Si Charles fait ses premiers pas sous Charles X, l'année de sa naissance augure d'événements qui seront déterminants dans sa vie d'adulte. De 1828 datent en effet la création du ministère de l'Instruction publique – le savoir sera le cœur battant de toute son existence –, des avancées significatives dans le domaine du chemin de fer (le brevet d'invention d'une locomotive à vapeur pour Marc Seguin et l'ordonnance autorisant la concession entre Andrézieux et Roanne sont les premières étapes d'une aventure industrielle qu'il fera sienne), la publication du premier numéro

des *Annales d'hygiène publique* (un de ses futurs engagements sociaux), l'exclusion des jésuites de l'enseignement secondaire (dont sa propre décision sera l'écho en 1880), enfin la diffusion de la doctrine de Saint-Simon jusqu'ici réservée à une poignée d'intellectuels. Prosper Enfantin, l'héritier spirituel du philosophe, va se déployer pour faire partager désormais à un large public cette doctrine fondamentale pour l'élite du xix^e siècle. Notons que l'historien Hippolyte Taine naît également en 1828 : cette future élite formera ce que l'on appellera alors la « génération 1850 » nourrie au saint-simonisme, au scientisme et au positivisme.

Des écrits souvent abscons du comte de Saint-Simon, Charles a retenu l'essentiel : la science et l'industrie doivent remplacer les religions et les rentes de l'aristocratie comme moteurs de la société. Auguste Comte, secrétaire dévoué du philosophe, saura concrétiser dans une pensée, le positivisme, les aspirations d'une génération de polytechniciens, avides d'expérimenter et de participer à toutes les accélérations offertes par la multiplication des découvertes scientifiques et techniques. La nouvelle foi dans le dieu Progrès est d'abord fondée sur la naissance d'une société industrielle animée par la conviction que la déesse Science sera la source du bien commun.

Inspiré par d'ardents saint-simoniens tels que Narcisse Vieillard, son précepteur, Michel Chevalier qui tient le cours d'économie politique au Collège de France et les frères Pereire, dynamiques entrepreneurs, Napoléon III met en œuvre une politique économique fondée d'abord sur le soutien de l'État aux grands travaux, en commençant par les chemins de fer. Ainsi, dès 1852, il concède de nombreuses lignes nouvelles et lance par ailleurs des chantiers considérables à Paris sous l'autorité du préfet Haussmann. Ensuite, il favorise le recours au crédit bon marché et encourage la baisse des taux d'intérêt pour stimuler l'investissement. Ces tendances évoluent tout au long du règne mais les fondamentaux saint-simoniens restent profondément ancrés dans l'esprit du souverain. Ils irrigueront également la pensée du jeune polytechnicien Freycinet.

Le polytechnicien

Charles grandit entouré de l'affection de ses parents. Sa curiosité intellectuelle, manifeste dès le plus jeune âge, lui permet de s'imprégner des découvertes scientifiques autant que du grand souffle de l'Histoire. Le fait est que les événements se succèdent à toute allure dans cette première moitié du XIX^e siècle : deux ans après sa naissance, la révolution des Trois Glorieuses met fin à la Restauration et Louis-Philippe s'installe sur le trône en lieu et place des Bourbons. La monarchie de Juillet revendique son alliance avec la bourgeoisie et son règne libéral sera mené tambour battant avec, pêle-mêle, le déploiement de l'industrie, la naissance de la dynastie des Schneider, la révolte des Canuts, le gouvernement des historiens (de Guizot à Thiers), la création de la Société des droits de l'homme, l'incroyable développement des journaux (parution du *Temps*, du *Siècle* et de *La Presse*, qui lance les premiers feuilletons à succès dont Alexandre Dumas sera le maître incontesté), le transfert des cendres de Napoléon aux Invalides, le 15 décembre 1840, les premières lois encadrant le travail des enfants, l'émergence de la question religieuse et de la place du catholicisme dans l'État ou la première loi relative à la construction des chemins de fer en 1842.

Culturellement, la période est tout aussi foisonnante. Victor Hugo ouvre avec la bataille d'*Hernani* le siècle romantique, la première revue féministe, *La Femme libre*, paraît en 1832, Michelet publie son indépassable *Histoire de France*, Balzac est révélé au monde, le roi crée le musée de l'Histoire de France à Versailles et Tocqueville révolutionne la science politique avec ses premiers essais.

Baigné dans cette formidable effervescence, le jeune Charles suit avec passion les bouleversements qui accompagnent son propre éveil au monde. Sa famille, cultivée et ouverte, lui offre un terrain fertile pour s'épanouir. Après quelques années au collège de Cahors, il entre au lycée de Toulouse en 1845, où il obtient haut la main, un an plus tard, le baccalauréat ès sciences et lettres. Son

brillant parcours scolaire lui ouvre les portes de la prestigieuse École polytechnique au sein de laquelle il commence ses études en septembre 1846. Grâce à son inscription, nous disposons de sa description physique précise : il a les cheveux blonds, les yeux verts, un visage présenté comme « ovale », et sa petite taille, qui sera souvent caricaturée, est précisée : 1,65 mètre.

Créée par la Convention thermidorienne en 1794, puis militarisée par Napoléon en 1804, qui lui confère sa devise « Pour la Patrie, les Sciences et la Gloire », Polytechnique constitue déjà l'école de l'élite. Elle est installée à Paris et porte en elle tous les espoirs que le Progrès, la divinité de ce siècle, annonce à l'humanité. Elle sera d'ailleurs le réceptacle de toutes les théories positivistes qui culmineront sous le Second Empire. Polytechnique se pense comme une armée de scientifiques au service du développement économique et social. Ses jeunes soldats sont destinés à être l'avant-garde de la révolution industrielle.

Doué en physique et en mathématiques, Charles ne pouvait qu'être heureux dans ce temple du savoir, à la réserve près de la discipline toute militaire qui régnait dans l'École. La direction est nommée par le ministre des Armées (la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours) et fait régner grâce à des soldats un ordre particulièrement rigide dans l'établissement : les élèves occupent toujours le même siège, ils n'ont droit à aucun objet personnel, doivent s'appliquer à ranger leur armoire selon un modèle préétabli et sont l'objet d'une surveillance de tous les instants.

Leur emploi du temps se déroule sans variation du lundi au samedi : réveil à 6 heures, suivi de deux heures d'étude surveillée. De 8 h à 8 h 30 : petit déjeuner. De 8 h 30 à 12 h 30 : cours ou étude. Le déjeuner est servi à 12 h 30 et doit être pris en quarante-cinq minutes. L'après-midi, à nouveau cours ou travail avec les répétiteurs, puis instruction et exercices militaires. De 17 h 30 à 20 h 30 : étude. À 20 h 30 : dîner. Les temps libres sont rares et seule une journée par semaine permet de s'évader de ce qui ressemble trait pour trait à une caserne. Les jeunes polytechniciens portent naturellement l'uniforme qui est, selon les autorités, destiné à « développer l'esprit de corps ».